

SEMINAIRE A LA BERTAIS

THEME V :

MAURICE ZUNDEL, ETTY HILLESUM ET LA TRANSPARENCE A DIEU

Certains se souviennent de ces deux phrases décisives de Zundel, l'une reprenant l'autre, où se dessine le sommet de sa pensée concernant l'action de Dieu en ce monde :

« Dieu est aussi fragile qu'il est précieux, il ne peut apparaître uniquement que si nous le laissons transparaître » (EP, p. 61). Et : *« Il n'y a d'autre manière pour Dieu de se manifester que par cette transfiguration de l'homme qui en fait une transparence à Dieu »* (PTQS, p. 119).

Cette affirmation, le vieux maître suisse la reprendra inchangée jusqu'à la fin de sa vie. Elle est donc étayée par une vie entière, une vie de plus de 75 ans de confrontation avec les hommes, de réflexion intellectuelle et d'expérience spirituelle. Or, voici qu'Etty Hillesum, jeune hollandaise, morte à Auschwitz en 1943, redécouvre dans les derniers temps de sa vie, sans le secours d'aucune Eglise ni d'aucune confession religieuse, ni bien sûr de Maurice Zundel dont elle n'a jamais entendu parler, voici que cette jeune femme, en quelques mois à peine, redécouvre et expérimente non seulement la grande vérité énoncée par le prédicateur immense dans les phrases précédentes, mais aussi la plupart de celles qu'il a découvertes et enseignées toute sa vie.

Il y a là une convergence inouïe, sûre, nette. Une parenté véritablement stupéfiante, d'autant qu'elle n'est en rien explicable par les raisonnements et la causalité ordinaire. Alors comment peut-elle l'être ? Eh ! bien, justement, mon propos d'aujourd'hui n'est précisément pas de vous expliquer cet apparentement. Mais seulement de vous en convaincre. Et pour vous en convaincre, de le déployer sous vos yeux. Toutefois, avant de broser devant vous ce tableau commun qui concerne l'homme et Dieu, et Dieu en l'homme, il convient que je vous présente Etty Hillesum soi-même, et telle qu'en elle-même. Car tous vous connaissez Zundel, mais non point tous la jeune hollandaise. A sa présentation correspondra la première partie de cet exposé.

I – Aperçus sur la vie et la personne d'Etty Hillesum :

1 – Principaux repères biographiques :

Que l'on considère la vie d'Etty de l'extérieur ou de l'intérieur, celle-ci se décline simplement en trois phases clairement distinctes. Soit : avant le 3 février 1941, date de sa

première rencontre avec le psychanalyste Julius Spier, puis la période précédant le 30 juillet 1942, date de début de son premier séjour au camp de transit de Westerbork, enfin la période qui se clôt par sa déportation et son assassinat à Auschwitz.

1 – Première période : avant le 3 février 1941 :

Etty Hillesum naît le 15 janvier 1914 dans une petite ville du sud-ouest de la Hollande : Middeburg, ville où son père Louis Hillesum est alors professeur de langues classiques. Louis s'intéresse au judaïsme, mais uniquement sur un mode intellectuel. Il n'est pas question de la pratique de la mère.

En 1924, la famille habite Déventer, à une centaine de kilomètres d'Amsterdam, à l'Est. Etty entre au lycée de Deventer en 1926, où elle obtient des résultats plutôt médiocres. En 1932, elle entame des études de droit à Amsterdam où elle habite d'abord avec ses frères. Puis, au printemps 1937, elle emménage chez Han Wégerif, expert comptable de 62 ans. Elle dort très rapidement dans son lit. En 1939, Etty obtient sa maîtrise de droit avec des résultats moyens. Cette période fut intellectuellement et sexuellement bien remplie. Le milieu étudiant dans lequel gravitait Etty était alors plutôt contestataire.

C'est un de ses amis étudiants qui incite Etty à consulter Julius Spier, psychologue qui assoit et approfondit ses diagnostics en interprétant la forme et les lignes de la main. Etty se rendra chez Spier le 3 février 1941. Elle vient d'avoir 27 ans. Le soir même, sa vie bascule. Un tout nouveau parcours commence.

2 – Seconde période : du 3 février 1941 au 30 juillet 1942 :

Excepté quelques brefs séjours à Deventer, lors desquels la jeune femme retrouve ses parents, toute cette deuxième période, qui dure un an et demi seulement, se déroule à Amsterdam. Sur les onze cahiers qui nous sont parvenus, Etty en écrit alors dix. Soit, environ, 665 p. (édition française), sur un total de 714 p. (*idem*). Soit donc la quasi-totalité d'une œuvre littéraire dont on peut dire non sans fondement qu'elle est « l'une des plus extraordinaires du XX^e siècle ». Extraordinaire par son contenu qui est le récit d'une *metanoïa* hors norme. Extraordinaire aussi par son écriture. Car Etty Hillesum est un écrivain de très haute venue.

En fin de cette seconde période, le vœu de Spier qui était d'accoucher Etty, tant à elle-même, qu'à l'Amour et à Dieu – parce que pour lui, il s'agissait là d'une seule et même chose – ce vœu est accompli. En témoigne notamment le *Cahier dix* écrit en juillet 1942.

Le 14 Juillet, la jeune femme, d'abord réticente, accepte de travailler au « Conseil Juif » d'Amsterdam. Le 16 juillet, elle y est engagée dans le service d'aide sociale aux personnes en transit. Le 30, elle part pour Westerbork. Ce camp créé, en 1939, était initialement prévu pour accueillir les émigrés juifs allemands. Depuis le 1^{er} juillet 1942, placé sous autorité allemande, il est transformé en camp de transit pour les juifs hollandais.

Entre temps, la santé de Spier, déjà malade depuis plusieurs mois, s'est empirée. Il respire de plus en plus mal. (Il mourra d'un cancer du poumon le 15 septembre.) Ainsi s'achève, fin juillet 1942, cette seconde période de la vie d'Etty – période que l'on peut dire

être celle de « son salut » - et qu'il est légitime de placer sous l'égide de la figure emblématique de Julius Spier.

3- Troisième période : après le 30 juillet 1942 :

La troisième et dernière période de la vie d'Etty durera encore moins que la précédente : seize mois seulement. Durant cette période, la jeune hollandaise fera quatre séjours à Westerbork entrecoupés de trois retours à Amsterdam. Cette période est donc celle « des camps ». C'est le temps de l'épreuve, le temps de la « vérification » qui commence. Etty descend dans l'arène. Elle descend sur un terrain où elle sera immédiatement confrontée à des souffrances et angoisses terribles. Des souffrances et angoisses qui, à un rythme hebdomadaire, celui des départs des trains pour la Pologne, culminent en des paroxysmes que l'on devine.

Peu avant son quatrième et ultime séjour à Westerbork, Etty a délibérément refusé l'aide d'amis qui voulaient la cacher et l'empêcher de repartir. Peu après, alors qu'elle vient d'arriver à Westerbork, vers les 5-10 juillet 1943, Etty se verra offrir l'opportunité de revenir à Amsterdam. Mais, comme précédemment, elle refusera catégoriquement la chance de salut qui lui est offerte.

Des ultimes dates significatives qui jalonnent la fin de vie de la jeune hollandaise, on retiendra seulement celles-ci :

- Le 21 juin 1943, deux semaines après Etty, ses parents Louis et Rebecca arrivent à Westerbork avec son jeune frère Misha.
- Début septembre 1943, la mère d'Etty commet l'impardonnable erreur d'écrire personnellement au chef suprême de la SS d'Amsterdam, Rauter, pour lui demander de faire en sorte que Mischa échappe à la déportation. Rauter, stupéfait par une telle impudence, ordonne alors la déportation immédiate de Mischa et « de toute sa famille » ;
- Le 7 septembre 1943, Etty part pour Auschwitz avec ses parents et son frère Mischa. Trois jours plus tard, le 10 septembre 1943, les parents d'Etty sont morts.
- D'après la Croix rouge néerlandaise, Etty meurt le 30 novembre (mais cette date exacte n'est semble-t-il confirmée par aucun témoignage). Le jeune Mischa, le virtuose du piano, suivra sa sœur de près : il meurt le 31 mars 1944.

2 – A propos de quelques traits de personnalité :

1 – La psyché familiale. Les deux frères Jaap et Misha font des séjours en institution psychiatrique. Etty est très consciente de la fragilité psychique de son milieu familial. Elle parlera ainsi de la maison familiale de Deventer comme « une maison de fous » (p. 317) Parlant d'elle-même, dans un de ses moments d'abattement, elle s'exclame : « Ah, il faut donc que je sois folle comme le reste de la famille... » (p. 34). Etty n'est certainement pas folle. Tout son journal témoigne, bien au contraire, d'une santé mentale vigoureuse.

Cependant, elle n'en cherchait pas moins à compenser un certain mal être dans des comportements symptomatiques : la boisson, la goinfrerie et, surtout le sexe.

2 – Un fort tempérament érotique. La jeune femme le reconnaît elle-même (p. 190). Et il y a certainement, dans cette libido puissante et exigeante, l'un des traits majeurs de la personnalité première d'Etty. De ce penchant naturel pour Eros, Etty ne fait nul mystère. Dès la seconde page du Cahier premier, elle se présente en ces termes : « *Erotiquement, je suis assez raffinée et si, j'ose dire, assez experte pour compter parmi les bonnes amantes* » (p. 34). Affirmation qui ne saurait se comprendre sans une solide expérience préalable, sans l'acquisition, comment dire, d'un certain « métier ». Concernant cette vie sexuelle, sans nullement la juger, mais en rappelant seulement certains faits qu'Etty Hillesum elle-même a désiré nous confier, je mentionnerai les traits psychologiques suivants :

- Une tendance à considérer l'amour sur un mode instrumental, hygiénique, sans participation de l'âme. Etty avoue ainsi : « *Je comprends tellement bien les gens qui se mettent à boire ou qui couchent avec le premier venu* » (p. 419).
- Une absence flagrante de gêne, de scrupule, à passer des bras d'un homme dans ceux d'un autre. « *Est-ce vulgaire ? Est-ce décadent ?* » se demande-t-elle. Réponse : « *Pour moi c'est parfaitement normal* » (p. 248).
- Une certaine propension à l'homosexualité. Etty n'en fait d'ailleurs nul mystère. Ni n'en éprouve la moindre culpabilité. A ce propos elle écrit : « *Est-ce que j'en ai envie ou non ? Je n'ai pas de théorie à ce sujet et la seule chose qui importe c'est que je l'aime vraiment beaucoup* » (p. 571).

3 – Une aspiration spirituelle non moins forte. A son époque, la liberté sexuelle d'Etty est pour le moins remarquable. Mais le fait que sa vie sexuelle, en définitive, ne la satisfait pas totalement l'est tout autant. Dès la première page du Cahier premier, ce qui est particulièrement révélateur de sa personnalité première, Etty écrit : « *L'amour peut sembler parfait, pourtant ce n'est qu'un jeu éludant l'essentiel et, au fond de moi, quelque chose reste emprisonnée* » (p. 34). De ce « quelque chose », qui est de l'ordre de l'amour spirituel, Etty, dans le Cahier cinq écrit que : « *parce qu'il dépasse toute forme d'érotisme et de sensualité* » il lui fait « *terriblement mal* ». Elle dit aussi qu'il constitue pour « *un petit bout de femme sensuelle comme moi, un poids presque trop lourd* » (p. 359). Mais Julius Spier, en raison même du chemin que lui-même avait déjà accompli, aidera bien vite la jeune femme à comprendre la nature et l'origine de ce poids, ainsi qu'à l'en libérer définitivement. Parmi bien d'autres, en témoignent ces deux notations du Cahier six : « *L'accent se déplace lentement du physique vers le spirituel* » (p. 445). Et aussi : « *Je veux être à lui aux moments où le corps est l'expression de l'âme et non plus pour le seul plaisir du corps* » (ibid).

4 – L'ignorance de la haine. Ce trait est particulièrement net et remarquable. Etty le mentionne dès le Cahier premier : « *... rien n'est pire que la haine indifférenciée. C'est*

une maladie de l'âme. La haine n'est pas dans ma nature. Si j'en venais, du fait de cette époque, à éprouver une véritable haine, j'en serais blessée dans mon âme et je devrais tâcher de guérir au plus vite » (p. 53). Comment, en lisant ces lignes, n'être pas impressionné ? Ce trait de caractère s'exprime tout au long du journal d'Etty. Dans le Cahier deux, celle-ci écrit : « *Je n'arrive pas à vivre sur la base d'un sentiment de haine* » (p. 176). Dans le Cahier cinq : « *...en dépit de toutes les souffrances infligées et de toutes les injustices commises, je ne parviens pas à haïr les hommes* » (p. 369). Dans le Cahier six : « *Et je crois que je ne pourrai jamais haïr un être humain pour ce que l'on appelle sa méchanceté...* » (p. 433). Disposition admirable n'est-ce pas ?

5 – L'absence de sentiment maternel. Cette absence est l'un des aspects les plus surprenants de la personnalité d'Etty. D'autant qu'elle est très féminine. De cette carence, elle s'étonne souvent. Par exemple en ces termes : « *Pourtant, il y a quelque chose qui cloche en moi. Je ne veux pas de mari, je ne veux pas d'enfant* » (p. 227). Et la jeune hollandaise de présenter et d'expliquer ce versant de son âme ainsi : « *L'instinct maternel, je crois, me fait entièrement défaut. Je le justifie ainsi à mes propres yeux : je considère la vie comme un long calvaire et les hommes comme des êtres bien misérables, et je me sens incapable de prendre la responsabilité d'accroître l'humanité d'une malheureuse créature de plus* » (p. 243). Et c'est cet argument qu'elle invoquera pour justifier le pénible avortement auquel elle procèdera de manière méthodique, et quelque peu empirique, en décembre 1941.

6 – L'amour des fleurs. Mais il y a encore ce trait de caractère d'Etty, trait charmant et si attachant : savoir son goût pour les fleurs ou, plus largement, sa sensibilité à la Beauté de la nature. Cette sensibilité, à l'exact opposé de son instinct maternel, a toujours été très déliée, très intense. Tant même, qu'Etty en souffrait littéralement. Ainsi, après une promenade vespérale, lors de laquelle tout lui parut ravissant, elle a cette notation : « *Je ressentais cette beauté au point d'en éprouver une douleur au cœur. La beauté me faisait souffrir* » (p. 61). A propos d'un pois de senteur, dans le Cahier neuf, elle écrit : « *Hier soir, j'ai subi la beauté presque insoutenable de ce pois de senteur rouge entre mes livres* » (p. 632). Et plus loin : « *La beauté est aussi une chose que l'on doit pouvoir supporter* » (p. 633).

Telle est donc Etty Hillesum, telle du moins je la vois en sa condition première. Lestée d'une sensibilité érotique et d'inclinations sexuelles qui, a priori au moins, ne la prédisposent guère à un quelconque salut venant de l'esprit. Telle est l'Etty première, mais qui était aussi, simultanément, et comme à l'inverse, douée d'une nature certainement propice à un éveil intérieur authentique. Je pense ici à son ignorance de la haine, à sa soif de dépassement, à sa lucidité et à son impartialité à l'endroit d'elle-même, ce dont les

citations précédentes donnent déjà, je crois, un bon aperçu. Je pense aussi à son aptitude à l'émerveillement.

Cependant, il paraît certain qu'à elles seules de telles vertus n'auraient pu suffire à susciter et nourrir cette métamorphose extraordinaire qui conduira Etty Hillesum, en quelque mois à peine, jusqu'aux cimes de la spiritualité. Non moins certainement fallait-il encore que la providence divine, ou la grâce, intervint. Or elle le fit de manière passablement sidérante sous les dehors du « psychanalyste chirologue » Julius Spier. Personnage d'un puissant relief, ombres et lumières mêlées, aussi admirable et attachant que répulsif et inquiétant. A bien des égards, lui-aussi, est un véritable oxymore vivant. Hélas, le temps dont nous disposons ne permet pas que je vous en brosse le portrait. Nous nous contenterons de le découvrir à travers son rôle « d'accoucheur de Dieu », à travers les fruits extraordinaires que son génie non moins extraordinaire, sût faire murir dans l'âme d'Etty avant même son départ pour Westerbork.

3 – Bref aperçu sur le cheminement spirituel d'Etty Hillesum

La transformation ontologique d'Etty, c'est-à-dire celle de son être-même dans ce qu'il a de plus essentiel, est tout d'abord exemplaire en ce que la jeune hollandaise l'a immédiatement comprise et effectivement vécue comme une « nouvelle naissance ». Elle l'est aussi par la nouvelle compréhension de l'Amour, de la Beauté et de la Mort à laquelle elle a conduit la jeune femme. Elle l'est encore par les trois dons de Paix, de Joie et de Force qu'elle a si magnifiquement déployés dans son âme.

1 - *Une nouvelle naissance.* Etty, comme Nicodème, ni ne savait, ni ne pensait, qu'on puisse naître une nouvelle fois. C'est pourtant bien ce qu'elle a vécu au contact de Spier. En mars 1941, donc le mois suivant sa première séance avec Spier, elle note dans son journal : « *ta vie s'étend entière devant toi, aujourd'hui seulement tu commences à vivre* » (p. 77). Un an après, en février 1942, dans une lettre à son amie Gera Bongers, nous lisons : « *Alors qu'est-ce que je pourrais te raconter ? Tu sais que le mardi 3 février, j'ai fêté mon anniversaire ? Un an plus tôt, jour pour jour, le 3 février 1941, j'ai été mis au monde par un affreux bonhomme en pantalon de golf vert...* » (p. 773). Cet évènement est le foyer ardent de son journal, il éclaire chacune de ses pages.

2 - *A propos de l'Amour.* Moins de six semaines après sa seconde naissance, Etty écrit : « *Il s'est accompli une sorte de miracle. Et je pense avec un amour et un calme profond qui n'est ni érotisme, ni état amoureux, à l'être humain Spier* » (p.48). Le fait est là : Spier déjà lui inspire un amour qui n'est plus seulement charnel ou affectif, mais spirituel, et qui s'adresse à travers lui, à plus grand que lui. Et il saura, en un an et demi, conduire la jeune femme jusqu'à cette hauteur d'elle-même d'où elle pourra écrire :

« *Si j'aime les êtres avec tant d'ardeur, c'est qu'en chacun d'eux j'aime une parcelle de toi, mon Dieu. Je te cherche partout dans les hommes et je trouve souvent une part de toi. Et j'essaie de fouiller dans les cœurs des autres pour te mettre au jour, mon Dieu.* » (p. 712)

« *Ce qu'il y a de plus essentiel et de plus profond en moi écoute l'essence et la profondeur de l'autre. Dieu écoute Dieu.* » (p. 715)

3 - *A propos de la Beauté.* Nous connaissons la perméabilité naturelle d'Etty à la beauté du monde, à celle de la lumière, des arbres et des fleurs. Or, non seulement sa rencontre avec Spier, ne nuira pas mais, bien au contraire, elle avivera encore plus intensément la sensibilité esthétique de la jeune femme. Elle la modifiera aussi en profondeur, en la spiritualisant, en l'éveillant à la Beauté du Créateur qui transparaît dans celle de sa création. Voici un passage où Etty tente de donner la mesure de cette métamorphose : « *Je touche ici un point essentiel. Quand je trouvais belle une fleur, j'aurais voulu la presser sur mon cœur et la manger (...) Je ressentais cette beauté au point d'en éprouver une douleur au cœur. La beauté me faisait souffrir, je ne savais qu'en faire. (...) Je me gavais littéralement du paysage et cela m'épuisait. L'autre soir, en revanche, j'ai réagi autrement. J'ai accueilli avec joie l'intuition de la beauté, en dépit de tout, du monde créé par Dieu. Ce paysage plein de mystère, figé dans le crépuscule, m'a procuré une jouissance aussi intense qu'avant, mais pour ainsi dire objectivée. Je ne désirais plus le « posséder »* » (pp. 60 à 61).

4 - *A propos de la Mort.* Le fait est bien connu : l'un des fruits parmi les plus révélateurs et les plus enviables de l'éveil à l'esprit, - qui est simultanément éveil à soi-même et éveil à Dieu -, est la libération de la peur et notamment de la peur de mourir. De celle-ci vient cette acceptation sans réserve de la mort, ce total consentement à mourir si caractéristique des saints, des mystiques et des sages. Or, justement, cette acceptation de mourir, ce détachement face à la mort qui signent et certifient l'élévation spirituelle, on peut estimer que, dès le mois de juillet 1942, ce sont là des vertus qu'Etty a déjà fait définitivement siennes. Pour vous en convaincre je suis sûr que ces quelques phrases qui terminent sa grande page sur la mort du 3 juillet 1942, suffiront :

« *Je me suis souvent demandé : quelle est ma position face à la mort ? Mais je n'y ai jamais réfléchi sérieusement, le temps ne pressait pas. Et maintenant la mort est là en vraie grandeur, s'imposant pour la première fois et pourtant vieille connaissance, indissociable de la vie et qu'il faut accepter. C'est si simple. Pas besoin de considérations profondes. La mort est là tout d'un coup, grande et simple et naturelle, entrée dans ma vie presque sans bruit. Elle y a désormais sa place et je la sais indissociable de la vie* » (pp. 646, 697).

5 - *A propos des trois fruits de l'Esprit : Paix, Joie et Force.* L'évidence, la plénitude et la magnificence de ces trois fruits éclatent tout au long du journal d'Etty. Je pourrais illustrer le fait pour chacun de ces fruits à l'aide de plusieurs dizaines de citations, toutes plus éloquentes les unes que les autres. Mais nos contraintes étant, je n'en pourrais donner qu'une ou deux pour chaque. Mais elles suffiront.

Pour la Paix : « *Le calme et la paix règnent désormais dans mon royaume intérieur* » (p. 324) ; « *Je vois, je vois et je comprends sans cesse plus de choses, je sens une paix intérieure grandissante...* » (p. 669) ; « *... Je me sens seulement dans les bras de Dieu* » (p. 677).

Pour la Joie. *« Comment peut-on brûler d'un tel feu, jeter autant d'étincelles ? Tous les mots, toutes les phrases jamais utilisés par moi dans le passé me semblent en ce moment grisâtres, palis et ternes comparés à cette intense joie de vivre, à cet amour et à cette force qui jaillissent de moi comme des flammes »* (p.738).

Pour la Force. *Cahier un : « Je me remplis d'un sentiment profond, mais ce n'est pas un sentiment qui m'épuise, au contraire il me donne des forces »* (p. 63). Puis : *« ... j'ai en moi un sentiment de force et d'assurance comme je n'en ai encore jamais eu »* (p. 78). *Cahier neuf : « ... je sais tout, je suis capable de tout supporter, je deviens de plus en plus forte et en même temps j'ai une certitude : je trouve la vie belle, digne d'être vécue et riche de sens, en dépit de tout »* (p. 642).

II – Quelques aspects de la rencontre Etty Hillesum- Maurice Zundel

Dans le « Nôtre-Père », la prière des initiés, trois demandes concernent Dieu, quatre l'homme. Eh ! bien, j'ai choisi de suivre avec vous le chemin sur lequel Etty et le vieux Maître suisse avançaient main dans la main en nous arrêtant 7 fois : trois pour contempler Dieu, dans son intériorité, dans son innocence, dans sa fragilité et quatre pour interroger l'homme : sur la réalité de sa nouvelle naissance, sur le sens de l'émerveillement, sur le sens du silence et sur la peur de la mort. Dans un premier temps, comme vous connaissez déjà bien la théologie et l'anthropologie du prédicateur immense, il suffira de rafraîchir votre mémoire. Ensuite, dans un second temps, mais en prenant plus de temps, j'illustrerai, à l'aide de citations transparentes, le fait très merveilleux. Je veux dire que la théologie et l'anthropologie, en quelque sorte existentielles d'Etty Hillesum, sous les sept éclairages précédents, recourent exactement celles de Maurice Zundel. Ceci alors que leurs pensées n'ont pu s'effleurer par aucun canal connu.

1 – Quel Dieu ? Quel homme ? Selon Maurice Zundel :

1 - *Le Dieu intérieur*. Paroles de Zundel : Dieu est d'abord, pour nous, *« un pur dedans »* (LPQ, p.227) ; *« Tant que l'homme est extérieur à lui-même, il situe Dieu en dehors de soi. A mesure qu'il s'intériorise, Dieu lui devient toujours plus intérieur »* (JEA, p. 101).

2 - *L'innocence de Dieu*. Paroles de Zundel : *« La croix c'est le grand cri de l'innocence de Dieu »* (Enn 490003 Le Caire) ; *« L'innocence est le seul visage du Dieu vivant »* (Enn 570401 Le Caire).

3 - *La vulnérabilité de Dieu*. Paroles de Zundel : *« Dieu justement est Amour, rien qu'Amour. Sa toute puissance est de l'ordre de l'amour et elle devient toute impuissance, lorsqu'elle ne rencontre pas l'amour »* (PQS, p. 209) ; *« Et par un renversement ineffable, c'est lui qui est devenu, à force d'amour, la Toute-Impuissance et la Toute-Pauvreté »* (ftn 331104)

4 - *La seconde naissance*. Paroles de Zundel : *« Et vous avez découvert ensuite qu'il y a une double naissance : une naissance charnelle qui est de l'ordre de la nature et une*

naissance spirituelle qui est de l'ordre de la personne. » (TPS, p. 359). « La naissance charnelle n'est rien. Au point de vue humain, elle ne signifie rien, la vraie naissance est à venir, elle est en avant de nous » (ibid. p.391).

5- *Emerveillement.* Paroles de Zundel : *« L'émerveillement, c'est précisément le moment où émerge en nous une nouvelle dimension, c'est le moment privilégié où nous sommes soudain guéri pour un instant de nous-même et jeté dans une Présence que nous n'avons pas besoin de nommer, qui nous comble en même temps qu'elle nous délivre de nous-même » (JEA, pp. 18,19) ; « A ce moment-là, sans revenir à vous, vous sentez que vous êtes là, que vous existez comme jamais, dans une joie immense, mais très pure et dépouillée, une joie qui est encore offerte à cette Beauté en laquelle vous vous perdez » (AES, pp. 64,15).*

6 – *Silence et prière.* Paroles de Zundel : *« S'il est impossible de rencontrer la beauté et l'amour en dehors du silence, c'est que Dieu est « silence », comme il est pauvreté » (TDP, p. 167). De toutes les prières « le silence qui écoute est encore la plus belle » (EI, p. 59). « Quand le silence total s'établit, c'est que déjà s'annonce la Présence qui remplit l'espace engendré par le retrait du moi » (UARH, p. 225).*

7- *La vie avant la mort.* Paroles de Zundel : *« Et les survivants sont là, à pleurer ceux qui ne sont plus, qui n'ont rien fait jaillir de leur existence et à la réalisation desquels les vivants ont si peu collaboré. C'est alors que la mort, justement parce que la vie a été inaccomplie, apparaît comme un gouffre... » (AES, p. 52) ; « Le vrai problème n'est pas de savoir si nous vivrons après la mort, mais si nous serons vivants avant la mort » (ibid., p.52) ; « Car la vraie mort, c'est refuser d'exister, la vraie mort, c'est de ne pas se créer, la vraie mort, c'est de ne pas se faire homme » (Conférence de Nice de février 1968).*

2 – Quel Dieu ? Selon la jeune hollandaise :

1 – *Dieu intérieur.* Nous venons de rappeler ce constat de Zundel qui a des allures de théorème : *« A mesure que l'homme s'intériorise, Dieu lui devient toujours plus intérieur » (JEA, p. 101).* Or donc, que se passe-t-il dans le cas d'Etty Hillesum ? Sous la pression tout à la fois professionnelle, amicale et amoureuse de Julius Spier, de toute superficielle, désordonnée et désaxée (voir p. 657), de toute extérieure à elle-même qu'elle était, Etty incontestablement *s'intériorise*. D'ailleurs, la tenue de son *Journal* sert précisément à cette intériorisation. Celle-ci commence dès le *Cahier premier* dans lequel Etty laisse déjà entendre l'intériorité du Dieu qu'elle pressent. Ainsi quand elle assimile la confiance en son *« moi intérieur »* et *« la confiance en Dieu »* (p. 71). Ou encore lorsqu'elle assigne comme but à la méditation de *« faire entrer un peu de Dieu en soi »* (p. 103). Et cette dimension d'intériorité du Dieu qu'elle découvre, du Dieu avec qui elle vit et veut vivre, Etty Hillesum en donnera nombre d'esquisses et de formulations dont la plus remarquable est certainement celle-ci que l'on peut lire dans le *Cahier deux* :

« Il y a en moi un puits profond. Et dans ce puits, il y a Dieu. Parfois je parviens à l'atteindre. Mais plus souvent, des pierres et des gravats obstruent ce puits, et Dieu est

enseveli. Alors il faut le remettre au jour. Il y a des gens, je suppose, qui prient les yeux levés vers le ciel. Ceux-là cherchent Dieu en dehors d'eux. Il en est d'autres qui penchent la tête et la cachent dans leurs mains, je pense que ceux-ci cherchent Dieu en eux-mêmes. » (p. 149)

Voici enfin deux notations charmantes, presque enfantines, mais qui témoignent d'une découverte plus précieuse que l'or : « *Tu vis au plus profond de moi, Dieu. Je trouve cette vie très, très bonne* » (p. 326). Et cette brève prière du matin à 8h. le 15 janvier 1942 : « *Dieu je te remercie. Je te remercie de bien vouloir habiter en moi. Je te remercie de tout* » (p. 332).

2 – *Dieu innocent.* Maurice Zundel, nous l'avons vu hier distingue le mal qui vient des hommes du mal naturel ou cosmique. Et il innocentie Dieu des deux. Qu'en est-il d'Etty ? Qu'elle innocentie Dieu du mal qui vient de l'homme, et en particulier des nazis, c'est certain. Écoutons : « *« La radio anglaise a révélé que depuis avril de l'année dernière 700.000 juifs ont été tués en Allemagne (...). Et pourtant je ne trouve pas la vie absurde, Dieu, je n'y peux rien. Et Dieu n'a pas à nous rendre comptes pour ces folies que nous commettons, c'est à nous de rendre des comptes ! »* » (p. 636).

Ce passage est déjà admirable, qui montre que le regard intérieur d'Etty Hillesum est si aigu, si acéré qu'elle affirme aussi sa propre part de responsabilité dans ce qu'elle voit. Mais voici trois passages qui, me semble-t-il, autorisent à généraliser l'innocence qu'elle prête à Dieu jusqu'à l'affranchir en totalité de tous les maux qui enténébrent la condition humaine. Maux qui font que la vie est « *devenue ce qu'elle est* » (1^{er} ext.), que la situation présente est « *indissociable de cette vie* » (2^e ext.) et que cette vie « *prend de si mauvais chemins* » (3^e ext.). Écoutons à nouveau Etty :

« *... Je suis prête à tout accepter (...) prête aussi à témoigner à travers toutes les situations et jusqu'à la mort de la beauté et du sens de cette vie : si elle est devenue ce qu'elle est ce n'est pas le fait de Dieu mais le nôtre* » (p. 669) ;

- « *Oui, mon Dieu tu sembles assez peu capable de modifier une situation finalement indissociable de cette vie. Je ne t'en demande pas compte, c'est à toi au contraire de nous appeler à rendre des comptes un jour* » (p. 680) ;

- « *Et, malgré tout, on en revient toujours à la même constatation : par essence, la vie est bonne et si elle prend parfois de si mauvais chemins, ce n'est pas la faute de Dieu, mais la nôtre. Cela reste mon dernier mot, même maintenant, même si l'on m'envoie en Pologne avec toute ma famille* » (p. 854).

3 – *Dieu vulnérable.* Sur ce sujet, la première intuition remarquable dont bénéficia Etty Hillesum est qu'il est pensable et même possible d'*aider Dieu*. Le 11 juillet, elle écrit : « *Et si Dieu cesse de m'aider ce sera à moi d'aider Dieu* » (p. 674), ou encore : « *... je prendrai pour principe d'aider Dieu autant que possible et si j'y réussis, eh bien je serai là pour les autres aussi* » (p. 675). Sans être vraiment dite, l'idée de la faiblesse de Dieu se dessine déjà dans cette page, car un Dieu « tout-puissant » n'a certainement pas besoin d'être aidé. Or, de la faiblesse, de la fragilité, de la vulnérabilité du Dieu qu'Etty priera le dimanche suivant,

comment douter ? Ce Dieu-là, en effet, même voudrait-il aider les hommes, ne le peut pas. Il est, face à eux, désarmé, démuni, comme impuissant. Les quelques passages suivants de la grande prière du dimanche matin sont, à ce sujet, bien éloquentes :

« Je vais t'aider mon Dieu à ne pas t'éteindre en moi (...) ce n'est pas toi qui peux nous aider, mais nous qui pouvons t'aider (...) Oui mon Dieu tu sembles assez peu capable de modifier une situation indissociable de cette vie (...). Il m'apparaît de plus en plus clairement, presque à chaque pulsation de mon cœur, que tu ne peux pas nous aider, mais que c'est à nous de t'aider et de défendre jusqu'au bout la demeure qui t'abrite en nous (...) » (p. 680).

De son Dieu, Etty dira encore qu'elle a à le « protéger », à le « défendre », à en « prendre soin » (p. 680, 681). Oui, ce Dieu-là est passible, vulnérable, fragile. Peu de temps après, Etty aura encore à son sujet ce mot extraordinaire : « ...et si je sens que tu tombes en moi, je te ramasserai » (p. 689).

Les mots d'Etty Hillesum ne sont pas ceux employés par Maurice Zundel, mais il me paraît indubitable que le Dieu de la jeune hollandaise, qui ne peut exister ici-bas que si son cœur lui fait une demeure, qui ne peut agir que là où elle est et avec son aide, ce Dieu est le même que celui de Zundel. Un Dieu dont nous savons qu'il ne peut apparaître sur terre sans que l'homme, dans sa vie, l'y laisse transparaître. Et c'est bien à la naissance de ce Dieu-là, dans l'âme des autres, qu'Etty Hillesum consacra le reste de sa vie. Ce qui est annoncé dans sa « grande prière du dimanche matin » du 12 juillet 1942 où elle dit à Dieu : « *Peut-être pouvons-nous aussi contribuer à te mettre au jour dans le cœur martyrisé des autres* » (p. 680).

3 – Quel homme ? Selon la jeune hollandaise :

Etty Hillesum n'a pas lu une ligne de Zundel, elle ignore même l'existence du prédicateur itinérant. Et voici que le Dieu qui se dessine à ses yeux, aux heures les plus sombres de la dernière guerre, n'est autre que le Dieu de l'Evangile tel que Zundel l'a rencontré et chanté toute sa vie. Mieux même : voici encore, et de plus, qu'elle expérimente au moins quatre des vérités cardinales qui fondent l'anthropologie zundelienne. Savoir que l'homme est tel un animal à métamorphose qui, pour s'achever, doit renaître de lui-même, donc naître une deuxième fois. Savoir qu'une des voies les plus excellentes de cette transformation, tout en étant de celle-ci l'un des indices les plus sûrs, est l'émerveillement devant la Beauté de la création. Savoir qu'il en va de même de l'aimantation par le Silence et la prière. Savoir, enfin, que cet homme se libère de la peur de mourir en consentant à vivre.

4 – *Un qui naît deux fois*. Vous vous souvenez de l'exclamation d'Etty, constatant les changements qui déjà s'étaient effectués en elle : « *Il s'est accompli une sorte de miracle* » (p.48). Que la jeune femme ait vécu ce miracle comme une deuxième naissance, nous l'avons déjà vu à la lumière de quelques extraits où elle le dit en toutes lettres. Mais il faut savoir que le nombre des pages où elle constate et analyse le miracle est considérable. Je ne peux vous en donner qu'un infime aperçu, par exemple avec ce passage du *Cahier un* où elle dit ressentir

maintenant « avec une grande netteté la différence entre avant et aujourd'hui ». Ou encore celui où elle constate : « Et le fait tout simple est que maintenant j'éprouve tout » (p.63). Et encore celui-ci : « Il arrive à mon visage une chose plaisante. On dirait qu'il commence à émerger du fond d'un tableau. Les contours deviennent plus nets, l'expression plus intense... » (p. 82). Changement qui ne sera pas sans être remarqué par son entourage : « Je ne sais ce qui a changé en toi, mais tu as changé » lui dira un soir son ami Max (p. 393).

Un trait particulièrement frappant est celui-ci. Alors qu'il met en regard « l'homme-objet » et « l'homme possible », l'homme qui n'est pas encore né à lui-même et celui engendré par la naissance nouvelle, Maurice Zundel met dans une claire lumière le caractère *personnel, individuel, égocentré* du premier et celui tout au contraire, *libéré, oblatif et universel* du second. Il fait de la « nature de l'amour » et de « l'attitude devant la mort » deux marqueurs essentiels de la nouvelle naissance. Le vieux Maître suisse savait de source sûre que la naissance nouvelle libère de la peur de la mort. Or, nous avons vu et savons déjà qu'elle a aussi totalement libéré la jeune hollandaise de la peur de mourir. Quant à l'amour qu'elle éprouve maintenant, sa qualité est certainement la meilleure preuve de sa renaissance. Car maintenant, dit-elle, son amour est « *non seulement celui d'un seul homme, d'un pauvre homme, mais vraiment de tous ceux avec qui l'on est amené à vivre* » (p. 466). Plus loin elle note : « *Une fois que cet amour de l'humanité a commencé à s'épanouir en vous, il croît à l'infini* » (p. 684). Et ce cri : « *Dire que mon amour peut-être si grand (...) Dire que je peux aimer autant.* » (p. 494). Plus tard, peu avant sa mort à Auschwitz, Etty écrira ceci à son amie Maria Tuinzing : « ... il n'existe aucun lien de causalité entre le comportement des gens et l'amour que l'on éprouve pour eux. Cet amour du prochain est comme une prière élémentaire qui vous aide à vivre. La personne même de ce prochain ne fait pas grand-chose à l'affaire » (p.890).

5 - *Dans la joie de l'émerveillement.* Selon Zundel, il n'y aurait, en définitive, d'autre joie que la joie d'exister. Entendons d'autre joie véritable que celle d'exister en plénitude, d'exister « *tel qu'en nous-même l'éternité nous change* » (Mallarmé). Cette approche, se dessine dans ce passage de *A l'écoute du silence* déjà rapporté :

« *Quand, dans l'émerveillement, (...) votre regard se porte sur la beauté (...) vous vous sentez exister avec une plénitude incomparable. Et c'est à ce moment-là, justement, que la vie atteint son sommet (...), à ce moment-là que vous existez comme jamais, dans une joie immense mais très pure et dépouillée, une joie qui est encore offerte à la beauté dans laquelle vous vous perdez* » (p. 64).

Mais c'est dans *L'Hymne à la joie* que cette compréhension est énoncée avec le plus de clarté. A l'orée de ce livre, Zundel écrit en effet : « *Pour l'instant il nous suffira de retenir que la joie d'exister est la première joie, qu'elle est le lien fondamental du vivant avec soi et que toute joie est, vraisemblablement, l'écho ou l'orchestration de ce premier accord* » (p. 18).

Or, si j'insiste ici aussi fortement sur cette acception de la joie comme « joie première d'exister » chez Zundel, c'est tout simplement parce que, précisément, *cette joie d'exister*,

cette joie d'exister enfin, n'est autre que celle célébrée par Etty Hillesum, plutôt mille fois qu'une tout au long de son Journal. Depuis l'instant où elle s'écrit dans le *Cahier premier* : « Maintenant, aujourd'hui même, à la minute présente, je vis, je vis pleinement, la vie vaut d'être vécue... » (p. 80), jusqu'à son dernier cahier, où elle écrit, noir sur blanc, que la joie accompagnée de l'amour et de la force qui jaillissent d'elle comme des flammes n'est autre que « la joie de vivre » (p. 738). Oui ! le bonheur bourgeois des chenilles ne se dit jamais ainsi : la joie d'Etty est bel et bien celle du papillon.

6 - *Dans le silence et la prière*. Afin de comprendre que l'importance du silence et de la prière dans le processus de naissance à soi est le même chez Zundel et Etty Hillesum, il suffit de se remémorer quelques passages de son Journal, tels ceux-ci que je choisis, une fois encore, parmi tant d'autres :

« Cela fait un an déjà que je construis ce silence en moi et il est devenu une salle dont la présence est palpable » (p. 659).

« Avant, j'étais obligée de me retirer du monde à chaque instant (...) J'étais obligée de me réfugier dans une pièce silencieuse. Aujourd'hui, cette « pièce silencieuse » je la porte, pour ainsi dire, en moi et peux m'y retirer à volonté, que je sois dans un train bondé ou en train de faire la fête (p. 323).

« Je voudrais m'immerger dans un grand silence et imposer ce silence à tous les autres » (p. 200)

« Pendant quelques jours, j'ai effectivement été affamée de silence et de solitude » (p. 464)

« Une aspiration au silence. C'est un fait que le silence m'est revenu et que je le porte constamment en moi » (p. 465).

Et ce programme en trois points qu'Etty se donne à elle-même en avril 42 n'est-il pas éloquent ? Le voici : « *Etre au-dedans de soi. Etre seule. Silence.* » (p. 472).

On se souvient de cette parole de Zundel : « La plus belle prière c'est le silence qui écoute ». Pour le prédicateur immense, comme au reste d'après tous les mystiques authentiques, le mot silence est synonyme non seulement de « se taire » (taire le bruit que l'on fait intérieurement avec soi-même) mais aussi d'« écouter ». Qu'il nous suffise maintenant d'écouter Etty alors qu'elle évoque l'écoute silencieuse. En date du 8 juin 1941, elle écrit : « Je crois que je vais le faire : tous les matins avant de me mettre au travail, me « tourner vers l'intérieur » rester une demi-heure à l'écoute de ce qu'il y a en moi. Plonger en soi-même. Je pourrais dire méditer » (p. 102). Le 5 octobre elle note : « Mais voilà, pour moi, le remède : ne pas parler, ne pas écouter le monde extérieur, mais observer un silence total et laisser résonner en soi ce que l'on a de plus personnel, de plus privé, et cela, l'écouter. C'est le seul moyen » (p. 188).

Le 17 septembre 1942, elle adresse ces mots à Spier qui vient de mourir : « ...continuer à aimer, à « être à l'écoute » de soi-même, des autres, de la logique de

cette vie, et de toi. Hineinhorchen, « écouter au-dedans », je voudrais disposer d'un verbe bien hollandais pour dire la même chose. De fait, ma vie n'est qu'une perpétuelle « écoute au-dedans » de moi-même, des autres, de Dieu. Et quand je dis que j'« écoute au-dedans », en réalité c'est plutôt Dieu en moi qui « est à l'écoute ». Ce qu'il y a de plus essentiel et de plus profond en moi écoute l'essence et la profondeur de l'autre. Dieu écoute Dieu » (p. 719).

7- *Dont la vocation est de vivre avant de mourir.* Pour Zundel, l'important est de vivre pleinement le présent, et certainement pas de se soucier de la vie *post mortem*. A ce sujet, il va même jusqu'à écrire : « *Une autre vie, ça ne m'intéresse pas.* » Et il explique sa position en ces mots qui, si elle avait pu les lire, auraient suscité, j'en suis sûr, dans le cœur d'Etty une émotion profonde :

« Je crois à la vie d'un Autre en moi, à la vie d'un Autre. C'est là la vraie question ! Je crois à la vie d'un Autre ! Car la vie éternelle, c'est la vie d'un Autre confiée à ma vie. Et voilà le vrai problème, voilà la vraie question, voilà le risque infini. Je crois à la Vie d'un Autre dans ma vie. » (TVL, p.146, 147).

Or, le fait me frappe : Etty Hillesum, à l'orée de la mort, discourt bien sûr sur la mort, mais *elle ne parle jamais de la vie après la mort*. Mais il y a plus encore : c'est que la compréhension de la mort de la jeune femme épouse celle de Zundel jusqu'à lui faire dire que lorsque la mort approche la seule chose qui importe est d'avoir réussi sa vie, d'avoir vécu avant de mourir. Alors peu importe la mort elle-même. Ceci ressort bellement, entre autre, des trois passages suivants :

« Et ne vivons-nous pas chaque jour une vie entière et importe-t-il vraiment que nous vivions quelques jours de plus ou de moins ? Tous les jours (...) je suis auprès des affamés, des persécutés et des mourants, mais je suis aussi près du jasmin et de ce pan de ciel bleu derrière ma fenêtre (...). J'ai déjà vécu cette vie mille fois et je suis déjà morte mille fois. Que peut-il m'arriver d'autre ? » (p. 641).

Dès juillet 1942, elle peut écrire : « *...j'ai triomphé de mon abattement et j'ignore la résignation. Je continue à progresser de jour en jour (...). J'ai réglé mes comptes avec la vie, il ne peut plus rien m'arriver, d'ailleurs il ne s'agit pas de moi personnellement, peu importe qui meurt, moi ou un autre, ...* » (p. 646).

Et c'est avec une légitime fierté que, revenant de son second séjour à Westerbork, la jeune femme, dans ce style « petite-fille » qu'elle affectionne souvent, écrit à Julius Spier, comme dans une confidence réservée à lui seul :

« Je me sens très forte, tu sais, je suis persuadée de réussir ma vie » (p. 714).